

Geneviève

PASQUIER

Reine couronnée

CÉCILE DALLA TORRE

« Un scratch de travers et le spectacle s'arrête. » Geneviève Pasquier n'a rien d'un tempérament angoissé, d'autant plus lorsqu'elle commente une répétition de *Petite Sœur*. Elle se dit en revanche exigeante, ayant le souci du travail bien fait. De sa voix douce, elle guide posément ses comédiens, installée à deux pas d'eux au bord du tapis de scène. Pour la première fois, la metteuse en scène s'attelle à l'univers marionnettique, répondant à une carte blanche de Guy Jutard, directeur du Théâtre des Marionnettes de Genève (TMG). Le troisième spectacle jeune public de sa compagnie y démarre dans quelques jours. Au printemps, il voyagera au Petit Théâtre, à Lausanne – qui en est le coproducteur. Puis on devrait le retrouver aux Osses, à Fribourg, en fin d'année.

« Chaque interprète manipule des marionnettes, en joue le texte, assure les changements de décor », ce qui exige une concentration maximale, note-t-elle pendant que les comédiens se calent sur la musique avec le compositeur, dans le barda de l'atelier de décor et de répétition hors les murs du TMG. La tâche du metteur en scène est-elle différente dans le monde des pantins articulés? Les demandes sont les mêmes qu'au théâtre, mais prennent des proportions autres. « Cascades de conséquences », dit-on dans le jargon. Le temps s'y étire car on ne peut agir vite. Les gestes réalistes ne passent pas, il faut transposer.

« Mais saute plutôt », lance Geneviève Pasquier à l'une des interprètes, qui manipule sous nos yeux la protagoniste de l'histoire: une marionnette de table d'une quarantaine de centimètres. Baskets rouges taillées dans le bois et nœud posé dans ses cheveux de tissu, Claude, petite princesse couronnée, vient tout juste de monter à bord d'un grand chariot figurant une embarcation: un obstacle à franchir, à son échelle. Née fille dans une famille de trois garçons misogynes, elle porte donc un prénom androgyne.

ÉGALITÉ DES SEXES

Ses géniteurs royaux camouflent sa véritable identité sexuelle les deux premières années de sa vie. Lorsque ses frères découvrent le pot aux roses, ils s'enfuient. C'est cette épopée féérique pour retrouver leur trace que la metteuse en scène a transposée sur les planches. L'original est très dialogué. J'ai peu réécrit, voulant garder le style de Pierre Gripari. Mais j'aménage des épisodes, en ouvrant par exemple la question de la succession au trône à la fin. Car la logique, qu'elle bouscule à dessein, voulait qu'un fils succède au roi. Au-delà de la quête universelle de reconnais-

sance, question au cœur de la pièce, il y a l'égalité des sexes. « Ce débat n'est pas fini. C'est important pour les filles de l'entendre aujourd'hui, mais aussi pour les garçons. J'espère que ces générations de spectateurs vont terminer le travail commencé par celle de ma mère », dit Geneviève Pasquier, 48 ans, sans pour autant vouloir en faire son cheval de bataille. « Le conte, qui se déroule dans un certain Moyen Âge, est aussi d'une grande actualité aujourd'hui, où l'enfant roi est un phénomène de société. Les parents n'assument pas leur rôle; dans *Petite Sœur*, ils se réfugient derrière le mensonge », lâche celle qui a élevé deux filles, maintenant âgées de 13 et 15 ans.

La thématique des liens familiaux est une constante dans le travail de la Cie Pasquier-Rossier. *Le Ravissement d'Adèle*, texte contemporain de Rémi de Vos, qui a tourné cette saison en Suisse romande, ne fait pas exception. Ni *Les Sœurs Bonbon*, de la Suisse Emanuelle delle Piane, monté il y a quelques années.

« JE RÉFLÉCHIS D'ABORD EN IMAGES »

Ce n'est donc pas un hasard si Geneviève Pasquier nous confie vouloir ouvrir en septembre sa première saison au Théâtre des Osses – dont elle assure déjà la codirection avec Nicolas Rossier depuis le 1^{er} janvier – par *L'illusion comique* de Corneille. « Une pièce sur les liens père-fils, l'éducation. » Qui pose, en deux mots, une question essentielle: comment élever son enfant en le laissant s'émanciper? L'occasion pour le tandem de metteurs en scène d'aborder – et pour la première fois – un texte classique, mais de manière assez libre, en le griffant de sa patte visuelle par une expérimentation scénographique: jeu sur les faux-semblants, les illusions d'optique.

Entamée en 1991, l'aventure artistique avec le fribourgeois Nicolas Rossier, qu'elle rencontre au gymnase, est donc loin d'être terminée. « Une vraie amitié nous lie. » A Lausanne, ils implantent leur compagnie cette année-là un peu par hasard, à la suite du succès inattendu d'une petite pièce jouée dans les arbres au pied de la cathédrale, pour le Festival de la Cité. *Déjeuner sur l'arbre* fait un tabac partout où elle passe. « On était sans travail, sortant tous les deux de l'école de théâtre, lui du Théâtre national de Strasbourg (TNS), moi de Lausanne. »

Depuis, les créations se sont presque enchaînées chaque année. « On change de casquettes, car on aime tous les deux jouer. » Les charges sont différentes selon qu'on est comédien ou metteur en scène. « Ça fait du bien d'alterner. » Le duo ne travaille pas toujours à quatre mains, mais se complète. « Nicolas est plutôt à la direction d'acteurs. Moi, je réfléchis d'abord en images. » Tou-

THÉÂTRE La famille est l'un des dadas de la metteuse en scène, nouvelle codirectrice des Osses, à Fribourg. D'abord aux Marionnettes de Genève, elle monte « Petite Sœur », quête féérique de reconnaissance et d'égalité.



La comédienne et metteuse en scène romande s'est aussi formée aux arts plastiques. SECRETST PHOTOGRAPHY L.A.

cher à des choses profondes sans faire de discours. Logique pour celle qui a aussi en poche un diplôme de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne.

LE GRINÇANT DERRIÈRE L'HUMOUR

L'avantage d'être deux: « Quand on crée, on a des doutes. Le fait d'établir un dialogue nous fait avancer plus sereinement, l'idée étant de se partager les responsabilités. » Le « binôme de créateurs » s'est vu proposer de reprendre les rênes d'un « théâtre de création », première salle bâtie par les comédiennes Gisèle Sallin et Véronique Mermoud à Fribourg. Seuls, ils ne l'auraient pas fait. A deux, ils ont dit oui.

« L'intéressant, c'est de pouvoir fidéliser un public », se réjouit l'artiste indépendante – et itinérante – qui, bien que renouant avec sa terre fribourgeoise d'origine, se dit plutôt dotée d'une « vision romande ». La compagnie a réussi à pas mal se balader sur le petit territoire helvétique. « Pour exister, un spectacle doit circuler », dit l'interprète de Benno Besson – sa « grande révélation » – qui tourne quatre ans avec lui. « Je n'ai pas loupé une miette de ses répétitions. Pour lui, les tous petits personnages étaient aussi importants que les autres. »

Geneviève Pasquier espère bien drainer du monde aux Osses, par un « petit » festival en fin de saison, après les quatre ou cinq créations à l'affiche – dont une destinée aux jeunes. « On aimerait ouvrir le public à différentes formes courtes, de styles divers, scène contemporaine, monologue, etc. Entre un et trois acteurs, pas plus, pour que ce soit facile à monter. »

Un maître mot: rester diversifié. « On a autant monté Feydeau que Kafka ou Thomas Bernhard. » La motivation? L'intérêt du texte, les thèmes soulevés et leur impact. « J'adore découvrir de nouvelles écritures autant qu'aller gratter dans le patrimoine. » Quand on lui demande quelle est sa ligne, Geneviève Pasquier répond: « Je suis un peu comme une interprète qui regarde sa partition et la joue. Je ne me dis pas 'mon univers, c'est celui-là'. Par contre, une distance créée par l'humour, l'absurde ou la dérision est toujours bien là. On essaie de trouver le grinçant dessous. C'est cette alchimie que j'aime. » *Petite Sœur* devrait faire grincer des dents. Mais en douceur, mine de rien.

« Petite Sœur », dès 6 ans, du 8 au 29 janvier, Théâtre des Marionnettes de Genève, www.marionnettes.ch

